RAPPORT
DE ROBERT LINDET.

RAPPORT

Fait à la Convention nationale, dans la séance du 4.e des Sans-culotides de l'an 2.e au nom des Comités de salut public, de sureté générale, & de législation, réunis,

SUR LA SITUATION INTÉRIEURE DE LA RÉPUBLIQUE:

Par ROBERT LINDET,

Représentant du Peuple, & Membre du Comité de salut public.

LES Repréſentans du Peuple ont ſenti la néceſſité de ſe faire repréſenter, aux principales époques de la révolution, le tableau de la ſituation de la France ; ils ſe ſont empreſſés de faire connoître les cauſes qui avoient préparé ou occaſionné ces grands évènemens : c'eſt un compte que nous rendons à la Nation. Nous nous rappelons à nous-mêmes ce que nous avons été, ce que

nous sommes ; nous nous prononçons ce que nous devons être. La France nous entend, & nous juge.

Depuis que les gouvernemens ont usurpé les droits du peuple, ils se sont coalisés pour soutenir leur tyrannie. Une nation ne peut rentrer dans ses droits, réformer son gouvernement intérieur, que les gouvernemens voisins ne se liguent pour l'opprimer. Lorsqu'une nation veut être libre, il ne suffit pas qu'elle le veuille, il faut encore qu'elle soit assez forte, assez puissante, pour résister à la coalition des oppresseurs & des tyrans, & faire reconnoître & respecter sa liberté.

Douze cent mille citoyens sous les armes, qui sont l'avant-garde de l'armée des défenseurs de la liberté, reculent nos frontières dans l'Espagne, dans le Palatinat & la Belgique. Tout cède à leur courage : nos ennemis frappés de terreur se précipitent dans leurs retraites, accusent leurs chefs & leurs tyrans, & font des vœux secrets pour leurs vainqueurs. Les peuples sacrifiés à l'orgueil des rois, éprouvant seuls les calamités de la guerre, ne voient dans les Français que les vengeurs des droits de l'homme.

L'art des sièges & des campemens perfectionné ; la prudence de ceux qui commandent ; la confiance de ceux qui obéissent ; l'ordre, l'harmonie, la surveillance, vous conservent des héros ; de grandes conceptions, des plans sages & hardis, de nouveaux moyens de guerre, vous garantissent la conservation de vos avantages & de nouveaux succès jusqu'au désarmement de vos ennemis, ou jusqu'au réveil des nations.

Une marine formidable, réunie, sagement dirigée, rend impuissante la fureur de vos ennemis, prépare la ruine de leur commerce, & vous promet la liberté des mers.

Les nations qui ont conservé la paix, les gouvernemens qui ont été assez sages pour résister aux insinua-

tions des cours de Vienne & de Londres, apprennent & répètent avec tranſport les nouvelles de vos victoires & de vos ſuccès : vous avez tout fait pour la liberté, lorſque vous avez ſu donner une ſi haute opinion de ſes défenſeurs. Vous avez conquis l'opinion des peuples. Ils ne demandent plus ſi vous avez un gouvernement ; ils ſavent qu'entretenir les plus nombreuſes armées de la terre, couvrir la mer de vaiſſeaux, combattre & vaincre par terre & par mer, appeler le commerce du monde, c'eſt ſavoir ſe gouverner.

Ce ſentiment que vous avez inſpiré aux peuples du Nord, de l'Afrique & de l'Amérique, & à vos voiſins, ſe manifeſte avec éclat. Vos ennemis ne peuvent plus obſcurcir ni voiler votre gloire ; ils ne peuvent plus vous ravir la confiance & l'eſtime des nations.

Par quels moyens la France eſt-elle parvenue à ce degré de gloire & de puiſſance ? par quels étonnans ſacrifices a-t-elle comblé tant de ruines & élevé un édifice ſi prodigieux ? Lorſque la liberté & l'égalité ont été reconnues & ſolennellement proclamées, tout Français a ſenti qu'il avoit une patrie ; il a voulu ſe dévouer pour elle. Tout citoyen eſt devenu le défenſeur & l'appui de ſon pays. Vous avez rappelé aux hommes qu'ils étoient égaux, qu'ils étoient frères ; ils ont volé au ſecours les uns des autres ; ils ne ſe ſont plus enviſagés que comme une ſeule famille, & la France, ſi étroitement unie, eſt devenue la première & la plus puiſſante des nations.

Vous voulez que l'on vous rappelle ce que la France a fait, ce qu'elle a ſouffert pour arriver à cette dernière époque. Vous donnerez une idée ſublime du prix que l'on doit attacher à la liberté, & du courage & de la conſtance des Français, lorſque vous tranſmettrez à la poſtérité, & que vous révélerez à toutes les nations que la France, abandonnée à ſes ſeules reſſources, a tout créé pour ſa défenſe, qu'elle a étendu & développé ſes

ressources; que dans la disette & la pénurie, elle s'est imposée les privations les plus pénibles; que la vieillesse a remplacé dans les ateliers la jeunesse qui alloit combattre.

Les arts de la guerre ont occupé tant de bras, ont enlevé un si grand nombre de citoyens aux autres arts, que l'on appréhendoit que l'agriculture, le commerce, les fabriques, ne fussent abandonnés. Les Français ont trouvé des ressources dans leur activité; un travail soutenu nous a préservés des malheurs que l'on avoit tant de raison de craindre. Jamais on n'avoit cultivé & ensemencé une si grande étendue de terre. Le sol de la France a été couvert des productions les plus variées: nulle portion de terrein n'a été négligée. Quelques contrées, frappées de stérilité, dépouillées avant le temps de leurs récoltes, ont soumis à la plus cruelle épreuve l'activité & l'industrie du cultivateur, & ont présenté le spectacle de l'homme aux prises avec la nature, pour réparer ses désastres. Tant de soins & de travaux ont été sans succès; mais vous saurez porter dans ces lieux des secours proportionnés à tant de pertes, & à des besoins si pressans & si multipliés.

Combien de professions utiles ont été négligées! combien d'ateliers & de manufactures sont restés déserts! Cependant les travaux & les efforts d'un petit nombre de citoyens ont suffi. L'on a moins dû s'appercevoir de la diminution de tous les objets de consommation, que s'étonner de voir le peuple entier dans le mouvement & l'agitation que les circonstances commandoient, & un petit nombre de citoyens, appliqués & laborieux, remplacer la majorité de la Nation dans les arts sédentaires, & offrir à la consommation les objets indispensablement nécessaires.

Ce qui doit fixer particulièrement l'attention, c'est cette raison sublime du peuple qui s'est imposé tant de privations, qui a établi & maintenu, dans l'adminis-

tration de ses subsistances, une économie si sévère & si effrayante. Son courage ne l'a point abandonné : il a souffert pour être libre. Quel tableau a offrir à la postérité, que celui d'un peuple qui fait à sa patrie le sacrifice continuel du salaire de ses travaux, de ses vêtemens & de ses subsistances, qui s'oublie pour elle, & recommence chaque jour par des sacrifices qui surpassent les forces humaines !

Vous encouragiez le peuple, vous souteniez son espérance; vous éclairiez les Français, vous répandiez les lumières; vous fixiez les arts & les talens, vous employiez le génie & les sciences à la défense de la liberté; vous donniez des lois dignes d'un peuple libre; vous teniez d'une main ferme tous les ressorts d'un vaste gouvernement; vous prépariez, vous dirigiez ces grands mouvemens qui appellent sur vous l'attention des peuples, & changent la face de l'Europe.

Tandis que vous remplissiez, avec tant d'éclat vos hautes destinées, que la France, que tous les peuples de la terre applaudissoient à vos immenses travaux, le génie des factions se reproduisoit, & mettoit la patrie en danger. Rappelons ici des évènemens dont le souvenir ne doit jamais s'effacer ; ils seront pour nous & pour la postérité une utile leçon. Les représentans du peuple ne doivent pas seulement transmettre à la postérité leurs actions, leur gloire & leurs succès, ils doivent lui transmettre la connoissance des dangers, des malheurs & des fautes. Ainsi les premiers navigateurs ont marqué les écueils qu'ils ont su éviter, & ils ont appris à leurs successeurs à tenir une route sûre entre ces écueils que nul art ne peut faire disparoître, mais dont l'expérience a appris à s'approcher ou à s'éloigner sans danger.

La convention nationale avoit frappé & anéanti, par son décret du 2 juin, une faction puissante, pourvue de talens, mais jouissant d'une plus grande répu-

tation, qui, n'ayant pu concevoir un plan de gouvernement, s'étoit jetée dans les bras d'un principal ministre, s'oppofoit à ce qu'on donnât à la France des lois & une conftitution, ne parloit que d'elle, entretenoit la France d'elle feule, & alloit livrer à un protecteur étranger ou à fes anciens tyrans une nation qui ne connoiffoit ni fes malheurs, ni fes dangers, ni fes moyens, ni fes reffources, & qu'un miniftre coupable n'entretenoit que des opinions, ou frivoles, ou criminelles, de quelques-uns de fes repréfentans.

L'opinion publique fe trouva quelque temps partagée ; la fenfibilité s'intéreffa pour des hommes dont on ignoroit les vues ambitieufes : la France ne fut peut-être pas affez tôt inftruite ; elle connut trop tard fa fituation. L'obfervateur qui a étudié les mouvemens de la république à cette époque, qui a voulu connoître le caractère des troubles & des agitations de l'intérieur, s'eft convaincu que tous les Français veulent également être éclairés, mais que le même genre d'inftruction ne convient pas à tous également. La vivacité du fentiment entraîna les uns ; les autres attendirent la conviction, & voulurent avoir fous les yeux l'appareil impofant & méthodique des preuves. On fe divifa, l'on s'aigrit, on courut aux armes ; on alloit, au nom de la république une & indivifible, déchirer le fein de la patrie, pour laquelle on juroit de verfer fon fang.

Dans ce chaos, au milieu de tant de défordres & de calamités, la convention nationale, environnée de trahifons & de perfidies, donna une conftitution & des lois à la France ; elle foutint les efforts des puiffances ennemies ; elle éclaira les Français fur les évènemens qui avoient précédé. Les lumières fe répandirent ; le mafque des traîtres tomba ; l'ordre fe rétablit ; tous les yeux fe fixèrent fur vous ; tous les cœurs s'attachèrent à vous, & la France confacra, par une fête nationale, la mémoire de cette réunion.

Les ennemis de l'intérieur avoient profité de ces violentes agitations pour augmenter le nombre de leurs partisans secrets ou déclarés. On avoit un grand exemple de la facilité avec laquelle on peut agiter un peuple bon, sensible & généreux : on pouvoit craindre encore de nouveaux mouvemens. Il fallut avertir le peuple & l'associer tout entier à la surveillance générale ; il fallut le prémunir contre toutes les insinuations & les intrigues de ses ennemis ; il fallut lui désigner & caractériser ceux dont il devoit suspecter les intentions, la conduite & les liaisons ; il fallut lui inspirer la plus haute confiance dans les amis de la liberté & de l'égalité ; il fallut lui faire connoître ceux qui n'aspiroient qu'à l'égarer.

Un décret du 17 septembre régla les fonctions & les devoirs des comités de surveillance.

Les citoyens appelés à remplir ces fonctions s'en acquittèrent avec zèle. On ne doit jamais oublier les services qu'ils ont rendus à la république ; ils ont porté les derniers coups à l'aristocratie ; ils ont comprimé les ennemis de l'intérieur ; ils ont affermi la tranquillité publique.

Nous ne devons pas dissimuler à la France que plusieurs se sont étrangement écartés de l'objet de leur institution ; nous devons dire que les fautes de plusieurs n'ont été que des erreurs de l'entendement : ils n'avoient pas assez médité la loi dont l'exécution leur étoit confiée ; plusieurs encore croyoient mieux servir la patrie & remplir plus fidèlement vos intentions.

Si l'on demande un jour pourquoi la convention nationale organisa un plan de surveillance qui exigeoit un nombre si prodigieux de fonctionnaires que l'Europe entière ne pourroit fournir assez d'hommes instruits pour remplir toutes les places, les Français répondront : Ce plan fut sage & nécessaire ; nos ennemis étoient en si grand nombre ; ils étoient si répandus & si disséminés ; ils avoient tant de formes & de moyens de s'insinuer

dans les administrations, dans les sociétés populaires & dans nos foyers, que tout citoyen dut se regarder comme une sentinelle chargée de surveiller un poste. Notre expérience & nos malheurs nous avoient instruits; nous connoissions nos ennemis. Si quelques-uns ont été trop loin, ce n'est pas une raison de blâmer une grande institution, qui n'étoit pas moins nécessaire contre les ennemis de l'intérieur, que les armées contre les rois & les puissances coalisées.

Le 8 thermidor on vit développer dans cette enceinte le plan artificieux d'une vaste conspiration. On tenta de diviser les Français, d'inspirer le découragement, la terreur & le désespoir, d'atténuer le sentiment de la reconnoissance due aux défenseurs de la patrie, & de répandre des doutes sur leurs victoires; on se prévaloit d'une grande réputation de talent, d'énergie & de civisme.

Le lendemain le voile fut déchiré. Vous ne dûtes pas consulter l'opinion publique, vous dûtes la prévenir, &, sans considérer les dangers, aspirer à la gloire de la former. Le vœu du peuple ne pouvoit ni se manifester, ni pénétrer jusqu'à vous. Vous dûtes donner l'exemple du courage des hommes libres: l'ame s'agrandit dans les occasions fortes, les périls l'éclairent; vous sûtes prendre de promptes & grandes déterminations; vous éteignîtes les torches ardentes qu'on allumoit pour embraser la patrie.

Les journées des 14 juillet & 10 août attesteront le courage invincible des Français, comme le siège de Lille, la reprise de Toulon, la levée des sièges de Dunkerque, de Maubeuge, de Landau, la bataille de Fleurus, la conquête de la Belgique, & tous les évènemens militaires qui ont signalé les armes françaises aux Alpes & aux Pyrénées.

La journée du 31 mai attestera la majestueuse contenance du peuple, qui se leva pour combattre l'anar-

chie, les passions, tous les désordres, & pour avoir un gouvernement & des lois.

La journée du 9 thermidor apprendra à la postérité qu'à cette époque la nation française avoit parcouru tous les périodes de sa révolution; qu'elle étoit parvenue à ce terme où l'on ne pouvoit tenter de l'égarer que par l'éclat d'une grande réputation & l'apparence du civisme, de la probité & des vertus, qu'elle avoit appelés à l'ordre du jour; & ce dernier évènement a encore été utile à la liberté, puisque la représentation nationale a été assez grande, assez puissante pour frapper les traîtres, & que la conduite sage, grande & sublime du peuple a justifié qu'il est impossible de l'égarer.

On ne regardera pas les erreurs de quelques citoyens comme un égarement du peuple. Quelques citoyens avoient été séduits; mais le peuple entier, attaché aux principes & à la représentation nationale, a condamné Robespierre & ses complices.

Les mesures de sureté générale avoient pris un caractère de force & de sévérité qui portoit l'effroi dans l'ame de citoyens, & qui privoit la France de bras & de ressources; les traîtres que vous avez punis en avoient changé l'objet & la direction. Vous aviez voulu frapper les ennemis de la République; ils s'étoient servis de vos armes ou de vos mesures pour frapper l'homme foible & l'homme utile; ils n'avoient pas épargné le cultivateur & l'artisan: ils n'avoient pu vous détruire ou vous faire haïr, ils avoient voulu vous faire craindre.

Vous avez consacré vos premiers soins à faire renaître la confiance & la sécurité; vous avez rendu des bras à l'agriculture; vous avez rendu quelques citoyens au commerce & aux arts. On a rendu la liberté à des vieillards, à des infirmes.

Quelques esprits inquiets ont conçu de vives alarmes. On a craint ou l'on a feint de craindre qu'une marche rétrograde ne vous fît tomber dans des précipices, & ne

replongeât la France dans l'abyme d'où elle étoit sortie le 31 mai. Ce sentiment paroît avoir inspiré ces pétitions, ces adresses que vous avez reçues de plusieurs sociétés populaires, & d'un plus grand nombre de comités révolutionnaires.

La situation de la France, sous ce rapport, présente une grande nation qui connoît ses droits, ses intérêts, les lois de la nature & de la raison, qui veut sa sûreté, son bonheur, qui vous observe, qui médite vos décrets, qui surveille le gouvernement, qui veut établir la paix dans l'intérieur, obtenir la considération qui lui est nécessaire chez les nations neutres ou alliées, & porter la terreur au-delà de ses frontières chez les nations belligérantes.

Cette nation est grande & généreuse; elle donne des larmes au malheur, à l'infortune; elle a le sentiment de sa puissance & de ses forces; elle aime l'ordre; elle est soumise aux lois; elle n'a pas partagé les troubles, les inquiétudes & les agitations de quelques sociétés & de quelques fonctionnaires publics.

Elle n'a vu dans le redressement des abus que le retour aux règles & aux principes. Mais on ne peut se dissimuler que les esprits inquiets cherchent à propager leurs opinions & leurs craintes avec une extrême activité. Ils emploient tous les moyens qui sont à leur disposition; correspondances, démarches, députations. Ils publient que le gouvernement n'a plus sa force ni son énergie; que des aristocrates mis en liberté oppriment les citoyens; que les patriotes sont sacrifiés aux nombreux ennemis que leur courage & leur audace leur ont suscités.

Organes du vœu des Français, hâtez-vous de prévenir les suites de ces nouvelles dissentions. Les haines exaspérées, suite inévitable de la diversité des opinions révolutionnaires & des craintes réelles ou supposées, produisent toujours de funestes résultats. Annoncez à la

France que le gouvernement ſera maintenu dans toute ſa force; qu'entre vos mains il conſervera ce caractère de puiſſance & de ſévérité qui comprimera tous ſes ennemis, & ne laiſſera renaître aucune faction.

Les patriotes, les fonctionnaires publics, les ſociétés populaires, peuvent-ils craindre que les ſervices qu'ils ont rendus s'effaçent de la mémoire? Quel courage ne leur a-t-il pas fallu pour accepter & pour remplir des fonctions périlleuſes! Ils ont tout oſé; ils ont bravé tous les dangers pour ſauver la patrie.

Le vœu de la France rappelle aujourd'hui à leurs travaux & à leurs professions un grand nombre de citoyens qui les avoient ſuſpendus pour remplir des fonctions publiques; ils ſavent que leurs fonctions étoient temporaires; que le dépôt du pouvoir trop long-temps conſervé dans les mêmes mains, devient un objet d'inquiétude politique: la liberté s'en alarme. C'eſt un fardeau qui écraſe celui dont le courage imprudent le porte à le retenir ou à le conſerver trop long-temps.

Ils ne doivent pas craindre que ceux qui ſeront dépoſitaires des mêmes pouvoirs, ou qui rempliront les mêmes fonctions, n'égalent pas leur zèle, & ne faſſent à la patrie tous les ſacrifices qu'elle exigera.

Ils ne doivent pas craindre que la France les abandonne aux reſſentimens & aux vengeances; ils ont défendu la cauſe ſacrée de la liberté; &, dans des temps d'orage, ils ont uſé d'un grand pouvoir que la néceſſité avoit créé. La nation ne veut pas que ceux qui ont dirigé & lancé la foudre contre ſes ennemis, en ſoient atteints & conſumés.

Repréſentans du peuple, vous ne devez pas ralentir ou diſcontinuer les ſoins que la juſtice & l'humanité vous ont impoſés. Faites rendre la liberté à tous ceux que des haines, des paſſions, l'erreur des fonctionnaires publics, & les fureurs des derniers conſpirateurs ont fait précipiter dans des maiſons d'arrêt. Rendez la li-

berté à tous les citoyens qui ont été utiles & qui peuvent l'être : la vieilleſſe & l'infirmité ne réclameront pas en vain ce bienfait.

Vous avez paſſe par tant de criſes ; le moment du paſſage a été ſouvent accompagné de tant de dangers, de tant d'incertitudes ; vous avez vu quelquefois votre athmoſphère chargée de tant de nuages, obſcurcie de tant de ténèbres, que vous ne pouvez faire un crime à vos concitoyens éloignés de ce foyer de lumières, d'avoir marché à pas incertains & chancelans, & de n'avoir pas prévu des évènemens qu'aucune théorie n'auroit oſé ni pu ſoumettre à ſes calculs. L'égarement ne ſe confond point avec la trahiſon ou la perfidie : vous ſéparez l'erreur du crime.

Prouvez par l'application des principes & par votre conduite que tous les hommes ſont égaux. N'examinez pas quelles illuſions ont environné leur berceau, à quels préjugés d'état ou de profeſſion ils ont ſacrifié ſous le deſpotiſme. Si la révolution les a éclairés ; ſi elle les a ramenés aux principes de l'égalité ; s'ils marchent conſtamment avec vous ; s'ils vous accompagnent fidellement dans votre courſe révolutionnaire, n'enviſagez en eux que des frères & des amis.

Lorſque vous vous êtes élevés aux principes ſublimes de l'égalité, vous ne devez pas en redeſcendre pour retracer la ligne de démarcation que des préjugés de famille ou de profeſſion avoient rendue ſi ſenſible, & que la révolution a dû effacer.

Vous ne devez pas vous reporter au berceau de vos concitoyens, ni vous rappeler le ſouvenir de la profeſſion qu'ils exercèrent, pour fixer votre jugement. Examinez & peſez leur conduite : ils ſe ſont prononcés par leurs actions.

Vous n'imiterez pas la conduite des tyrans : leur politique conſiſte à tout détruire ; la vôtre eſt de conſerver. Ce n'eſt pas pour vous ſeuls que vous avez fondé une

république, c'eſt pour tout Français qui veut être libre. Il ne vous eſt permis d'en exclure que le mauvais citoyen ; mais le Français qui, après avoir ſacrifié à l'ignorance & aux préjugés, a ouvert les yeux à la lumière, a expié ſes égaremens, a réparé ſes fautes, ou s'eſt montré votre émule dans la carrière, peut ici, comme vous, réclamer les droits de la nature & les principes de l'égalité.

Vous êtes trop éclairés ſur votre ſituation, pour ne pas ſavoir combien de citoyens ſe ſont égarés dans les routes de la révolution ; ils ſont venus enfin ſe rallier à la repréſentation nationale. Voudriez-vous les rejeter de votre ſein ? Quels frères, quels amis fidelles vous perdriez ! N'eſt-ce pas le même ſang qui circule dans les veines de cette généreuſe & vaillante jeuneſſe qui attend de vous la liberté de ſes parens, comme le plus digne prix de ſes travaux & de ſes victoires ?

Ces jeunes guerriers qui meurent dans les combats ſe flattent de tranſmettre à leurs pères & mères la liberté qu'ils ont ſi bien défendue : c'eſt leur dernier vœu. C'eſt à vous, repréſentans du peuple, à le remplir.

C'eſt de la France active & laborieuſe qu'il faut vous entretenir.

Les ſciences & les arts ont été perſécutés ; les ſavans & les artiſtes ont été opprimés ; on vouloit rendre la France barbare pour l'aſſervir plus ſûrement. Cependant les arts & les ſciences ont fait nos ſuccès ; c'eſt par eux que le Français inſtruit recueille ſous ſes pieds les élémens dont il compoſe la foudre qui écraſe les tyrans.

C'eſt par eux que l'art de Montgolfier perfectionné tranſporte dans les airs vos généraux, vos ingénieurs, leur découvre les manœuvres de Cobourg, & décide le ſuccès de la bataille de Fleurus.

C'eſt par eux que les métaux ſe préparent & s'épurent, que de nouvelles richeſſes, de nouveaux moyens

de guerre, de nouvelles ſources de proſpérité pour la paix ſortent du ſein de la terre.

C'eſt par eux que les cuirs ſe tannent, s'apprêtent & ſe mettent en œuvre dans huit jours.

C'eſt aux arts & aux ſciences dans l'oppreſſion que nous devons ces étonnantes & utiles merveilles. S'ils ont fait ces rapides progrès, malgré les fureurs de Robeſpierre, qui n'oſa jamais enviſager un ſavant ni un homme utile, que ne feront-ils pas lorſqu'ils partageront les avantages de la liberté & de l'égalité ? Ils ont proclamé, les premiers, les droits de l'homme ; faut-il qu'ils ne puiſſent pas les invoquer ? Vous ne ſerez véritablement heureux, vous ne jouirez de tout le bonheur auquel vous avez le droit d'aſpirer, que lorſque vous aurez rétabli la confiance publique, employé tous les talens, toutes les lumières ; que le ſavant & l'artiſan ſe traiteront en frères & en amis, & jouiront des mêmes droits & de la même liberté.

L'agriculture a fait des progrès & d'incroyables efforts ; mais elle réclame aujourd'hui des ſecours preſſans. Encouragez le propriétaire & le cultivateur. De combien de maux l'agriculture n'a-t-elle pas été affligée ? combien d'hommes utiles les émiſſaires de Robeſpierre ne lui ont-ils pas enlevés ? Nous avons craint long-temps que les terres ne fuſſent pas cultivées, que les herbages ne fuſſent pas couverts de beſtiaux, tandis que l'on retenoit dans les maiſons d'arrêt les propriétaires ou les fermiers des terres & des herbages. Vous avez ſervi utilement l'agriculture, en rendant à leurs travaux les membres des comités de ſurveillance des communes des campagnes ; il faut maintenant y rappeler l'amour du travail, exciter l'ardeur de vos concitoyens. On ſe plaint de manquer de bras, mais on ſe diſſimule qu'un grand nombre de citoyens diſtraits, occupés ailleurs, ont moins d'activité, & ſont moins aſſidus que les circonſtances ne l'exigent. Rappelez la ſécurité ; éteignez les

flambeaux de la haine & de la discorde; faisons oublier à nos concitoyens les malheurs inséparables d'une grande révolution ; disons-leur que le passé n'est plus à nous, qu'il appartient à la postérité ; disons-leur qu'ils ont combattu, qu'ils ont souffert pour la liberté, pour l'égalité; prouvons-leur enfin, & qu'ils sentent qu'ils sont libres, qu'ils sont égaux.

Que vos lois, que vos institutions appellent l'homme au travail; que tout homme utile & laborieux soit assuré de sa liberté & de son indépendance; que le travail soit honoré ; que l'oisiveté soit flétrie.

Tous les arts, toutes les professions appellent votre attention & vous demandent des encouragemens : leurs productions ont surpassé ce que l'on pouvoit en attendre; mais si l'on a prouvé ce que l'on pouvoit faire, on ne s'est pas assez long-temps soutenu. Les travaux languissent ; les besoins augmentent ; la consommation est excessive. Cependant un grand nombre de cultivateurs ne font pas battre leurs grains, ne font pas rouir leurs lins; ne font pas teiller leurs chanvres. Ils conservent leurs laines : la filature est négligée. Rappelez l'activité dans les campagnes, dans les ateliers, dans les fabriques & dans les manufactures.

Le commerce de France offre aujourd'hui des ruines & des débris. On avoit aussi conspiré contre le commerce : Robespierre vouloit l'anéantir. Un génie destructeur planoit sur la France, & frappoit en même temps l'agriculture & le commerce. Il faisoit détruire les fabriques de soie, & forçoit d'abandonner la culture du mûrier, l'une des principales ressources des départemens méridionaux ; il faisoit transporter les huiles en pays étranger pour détruire vos savonneries.

Que pouvons-nous attendre, que pouvons-nous espérer de ces bouleversemens ? Les nations étrangères vous envoient leurs productions : elles vous demandent les vôtres en retour; mais vous les consommez. Offrirez-

vous des métaux? Quelles mines assez fécondes pourroient suffire à vos besoins? Vos ressources seront bientôt épuisées: c'est à l'industrie nationale à vous acquitter envers l'étranger; c'est aux chefs des fabriques & des manufactures à conduire, à diriger leurs travaux, à faire exécuter les ouvrages & les dessins qui conviennent aux peuples & aux nations qui commercent avec vous; c'est aux négocians à rassembler, à distribuer & disperser les productions du sol & de l'industrie dans les diverses parties du monde, & à en tirer & faire arriver dans vos ports les productions qui vous sont nécessaires.

Préservez la France du malheur d'être tributaire des autres nations en payant leurs productions en métaux; elle ne le seroit pas même long-temps. Rendez au commerce ce que l'erreur & l'ignorance lui ont enlevé.

Que faut-il aux Français pour réparer tant de désastres? un regard de leurs concitoyens & la liberté. Apprenez aux Français à distinguer leurs amis de leurs ennemis; tous les citoyens se sont prononcés: on peut les connoître tous; ce n'est plus le soupçon qui doit nous guider. Le mauvais citoyen est connu par ses actions: le bon citoyen est connu par ses sacrifices, par des épreuves multipliées, par ses services, par sa vie active & laborieuse.

Prononcez solennellement que tout citoyen qui emploie ses jours utilement aux travaux de l'agriculture, aux sciences, aux arts, au commerce, qui élève ou soutient des fabriques, des manufactures, ne peut être inquiété ni traité comme suspect.

Rendez aux manufactures toutes les matières qui sont sous les scellés; faites remettre en circulation toutes les marchandises que l'on avoit expédiées pour diverses destinations, & que l'on conserve dans des dépots, en attendant une interprétation nécessaire du décret qui ordonne la confiscation de toutes les marchandises

expédiées

expédiées pour des communes en état de rebellion.

Portez vos regards ſur Commune-affranchie ; faites ceſſer la démolition des édifices & des maiſons ; faites rentrer les citoyens dans leurs ateliers ; ils ſont faits pour créer, & non pas pour détruire. Ce ne ſont pas des règlemens que l'on vous demande ; aſſurez la liberté de l'exportation ; il ſe préſentera un aſſez grand nombre de citoyens pour raſſembler la ſoie, la faire fabriquer, & faire expédier les étoffes en pays étranger. Les aurres manufactures, la chapelerie, la fabrique de draps, ſe relèveront avec le même ſuccès, & Lyon ſortira de ſes ruines.

Que Marſeille ſe reſſouvienne des moyens qui firent ſa gloire & ſa proſpérité. Des paſſions exaltées lui ont fait oublier les avantages de ſa ſituation, ſes intérêts & ſes beſoins. Cette commune, dont le commerce étoit ſi brillant & ſi utile, qui s'enorgueilliſſoit de ſe ſuffire à elle-même, & d'alimenter le midi, ne ſubſiſte plus que par les ſecours que le gouvernement lui envoie. A peine peut-on y raſſembler quelques négocians pour former deux agences qui recueillent les débris du commerce du Levant & des Barbareſques.

A Cette on a regardé comme des contre-révolutionnaires des négocians qui faiſoient le ſacrifice de leur fortune, pour exécuter un arrêté du comité de ſalut public, qui les chargeoit de faire des exportations pour acquitter la République d'une partie de ſes engagemens.

Tel eſt le réſultat de tant de déclamations contre le commerce. On l'a anéanti, lorſqu'il falloit réprimer ſes écarts, le diriger vers l'utilité publique, punir des coupables & encourager ceux qui vouloient & pouvoient ſervir la patrie : tel ſera toujours l'effet des proſcriptions générales.

Éteignez le feu des paſſions qui brûle le midi. Que les habitans de cette contrée ſachent que vous eſtimez leurs talens, leurs connoiſſances, que vous les avez mis

en requifition pour concourir au falut de la patrie; qu'ils fachent que vous voulez réunir tous les Français, faire ceffer les diffentions & les difcordes civiles, & le commerce renaiffant faura pourvoir à vos befoins.

Bordeaux attend de vous des encouragemens : il prépare des expéditions; mais de grands obftacles retardent encore les mouvemens de ce port.

Tout retentit ici du bruit des malheurs qui ont affligé la commune de Nantes. Que pouvoit le commerce au milieu de tant de calamités & de perfécutions? Cette citadelle de l'Oueft a foutenu un fiège de plus de quinze mois; elle a combattu les rebelles & les brigands; elle a confervé à la république une place importante, & la navigation de la Loire. Sa fidélité, fes malheurs appellent des encouragemens. Si les infortunés Nantais fe réuniffent, Nantes redeviendra l'un des plus grands magafins de l'Europe, & affurera à la circulation des matières & des denrées dans l'intérieur.

En quel état eft réduite la fabrique de Sedan? On ceffa d'y tiffer des étoffes de luxe auffitôt que l'on connut les befoins de l'armée : les habitans de Sedan furent en même temps tiffer des étoffes pour l'habillement des troupes, défendre la place, combattre & vaincre l'ennemi. Vous rétablirez cette fabrique. Les principaux magafins font aujourd'hui à la difpofition de la nation; les matières font fous les fcellés. Vous remettrez fans doute à des mains exercées ces dépôts de matières & de marchandifes qui doivent alimenter les manufactures. Vous approuverez que les fabricans emploient plufieurs ouvriers à la fabrication des étoffes de luxe pour augmenter vos exportations; on commandera une quantité de draps d'uniforme, proportionnée aux reffources des fabricans, & au nombre d'ouvriers qu'ils emploient. On leur permettra de deftiner ce qui leur reftera de reffources à la fabrication de ces draps, qui ont fait la réputation & la profpérité de Sedan,

& vous donneront des moyens d'échange pour le commerce extérieur.

Nous devons dire à la France que l'un des plus grands obstacles qui s'opposent au rétablissement du commerce & aux exportations, est l'excessive consommation qui se fait, dans l'intérieur, de toutes les productions du sol. Pour nous procurer des farines & des grains, il faut donner en échange une partie de nos vins. Le commerce de Bordeaux ne peut s'en procurer la quantité nécessaire à ses exportations : on en a livré une trop grande quantité à la consommation. C'est à vous, représentans du peuple, à donner les grandes leçons d'économie. Les peuples qui ont conquis ou conservé leur liberté, ont été remarquables par leur simplicité & leur frugalité. Les grands consommateurs sont dans une dépendance continuelle de leurs besoins : l'économie, la frugalité, le travail & l'activité sont les seuls garans de la stabilité de la République.

On ne peut trop redire aux Français que les armées de terre, la marine, les arts de la guerre & tous ses services enlèvent à l'agriculture & à toutes les professions plus de quinze cent mille citoyens, & que l'entretien de six millions d'hommes disséminés dans toutes les communes, coûteroit moins à la République. On n'a qu'une idée confuse de toutes les pertes & des consommations que nécessitent ces immenses rassemblemens. Il faut en bien saisir l'ensemble & les détails : quelle surveillance peut y suffire ?

Ce qu'auroient fait tous ces citoyens dans leurs domiciles, dans leurs ateliers, doit se faire par les citoyens sédentaires dans l'intérieur des départemens. Les productions du travail & de l'industrie en tout genre doivent être les mêmes, & l'activité qui nous reste, doit suppléer les bras qui nous manquent.

Les ennemis de la République, l'intérêt même, la criminelle avarice ont fomenté & entretenu des germes

de diviſion entre les citoyens des villes & ceux des campagnes, entre les cultivateurs, les artiſans & les commerçans, entre les citoyens des différens départemens & diſtricts, & même des communes voiſines. On a voulu s'iſoler de toutes parts. Lorſque les frères, les amis de la liberté ſont réunis & confondus dans les armées & ſur les vaiſſeaux de la République, on a encore répété que tous les hommes ſont frères ; mais chacun ſe concentre aujourd'hui dans ſa famille & calcule ſes reſſources. Pluſieurs accuſent le gouvernement de n'avoir pas rempli aſſez promptement, ni avec aſſez d'étendue, les promeſſes qu'il avoit faites, d'avoir épuiſé les reſſources en ſubſiſtances de pluſieurs départemens, de n'avoir pas obſervé des proportions aſſez exactes, d'avoir fait peſer inexactement le poids des requiſitions ſur les départemens & les diſtricts. Que ne peuvent-ils jeter les yeux ſur ces tableaux, ces déclarations, ces adreſſes de leurs concitoyens des autres diſtricts ? ils y verroient les mêmes plaintes, les mêmes réclamations, la même énergie inſpirée par le ſentiment des mêmes beſoins.

La mer long-temps fermée ne permit pas au gouvernement de remplacer aſſez tôt les ſubſiſtances qu'il avoit empruntées ; mais n'avoit-il pas fallu faire ſubſiſter les armées, entretenir les magaſins militaires & pourvoir aux beſoins des départemens privés des récoltes ou ravagés par les brigands ?

Rappelez aux Français ces ſentimens de fraternité qui leur font un devoir ſacré de partager leurs ſubſiſtances avec leurs frères des armées, des départemens, de tous états, de toutes profeſſions, ſur quelque point de la République qu'ils ſoient raſſemblés ou diſſéminés.

Les principes de l'égalité doivent avoir éteint ces jalouſies, ces rivalités, ces haines qui ſubſiſtoient & que l'on entretenoit entre les habitans des campagnes & des villes. Gravons dans tous les cœurs cette maxime, dont chacun de nous doit être pénétré : *Souviens-toi*,

Républicain, en quelque lieu que tu sois, que tu rencontres un frère, un ami.

S'il est difficile de parler des subsistances, souvenez-vous qu'il vous est impossible de n'en pas parler.

Plusieurs départemens ont été privés de récoltes. La grêle, la pluie, les brouillards, ont occasionné de grands dommages dans plusieurs districts. Le plus grand nombre des départemens est dans l'abondance.

La confiance, la considération que vous saurez conserver dans l'étranger, le fonds inaltérable de probité qui caractérise les Français, feront arriver dans vos ports ce qui pourroit vous manquer.

Mais il faut dans ce moment que les grains soient battus, que la circulation la plus active rétablisse vos marchés, approvisionne les magasins nationaux; il faut que les lins, les chanvres & les laines soient préparés & mis en œuvre.

La navigation intérieure rétablie & perfectionnée, des relais qui s'établissent de l'est à l'ouest, & du nord au midi, faciliteront les moyens des transports, devenus rares & difficiles.

Une levée de quarante-quatre mille chevaux & mulets, effectuée depuis trois ou quatre mois, en exécution de votre décret du 18 germinal, au milieu des requisitions particulières qui ont eu pour objet le service des armées & celui de l'intérieur, ont retardé les transports & les approvisionnemens.

Français, remplissez vos destinées, servez de modèles aux nations : vous aurez de grands obstacles à vaincre; en vous les faisant connoître, on vous sert comme doit l'être un peuple libre. Vous avez de grands efforts à faire; mais ils sont loin d'épuiser vos forces & votre courage : vos ressources surpassent vos besoins.

Que vous faut-il, Représentans du peuple, pour combler votre gloire & assurer le bonheur de la France ? de l'union, de la confiance. Ne nous reprochons, ni nos

malheurs, ni nos fautes. Avons-nous toujours été, avons-nous pu être ce que nous aurions voulu êrre en effet ? Nous avons tous été lancés dans la même carrière: les uns ont combattu avec courage, avec réflexion ; les autres se sont précipités, dans leur bouillante ardeur, contre tous les obstacles qu'ils vouloient détruire & renverser. Chacun de nous a contribué à fonder & à affermir la République, à conserver les amis, à détruire les ennemis de la liberté & de l'égalité. Qui voudra nous interroger & nous demander compte de ces mouvemens qu'il est impossible de prévoir & de diriger ? La révolution est faite ; elle est l'ouvrage de tous. Quels généraux, quels soldats n'ont jamais fait dans la guerre que ce qu'il falloit faire, & ont su s'arrêter où la raison froide & tranquille auroit désiré qu'ils s'arrêtassent ? N'étions-nous pas en état de guerre contre les plus nombreux & les plus redoutables ennemis ? quelques revers n'ont-ils pas irrité notre courage, enflammé la colère ? Que nous est-il arrivé, qui n'arrive à tous les hommes jetés à une distance infinie du cours ordinaire de la vie ?

Ne falloit-il pas que les uns fissent aimer les charmes de l'égalité, que les autres portassent la terreur & l'effroi au milieu de nos ennemis ? La révolution a coûté des victimes ; des fortunes ont été renversées. Iriez-vous autoriser des recherches sur tous les évènemens particuliers ? Lorsqu'un édifice est achevé, l'architecte, en brisant ses instrumens, ne détruit pas ses collaborateurs. Le navigateur surpris par la tempête, s'abandonne à son courage, à ses lumières, que le danger rend plus vives & plus fécondes en ressources pour sauver le vaisseau qui lui est confié. Lorsqu'il est arrivé sans naufrage au port, on ne lui demande pas compte de ses manœuvres ; on n'examine pas s'il a suivi ses instructions. Quand il faut lancer si fréquemment la foudre, peut-on se répondre d'atteindre toujours le vrai but, & que des éclats ne s'écarteront pas de la direction donnée?

La raiſon, le ſalut de la patrie ne vous permettent pas de jeter les yeux ſur des ruines que vous avez franchies. N'enviſagez que ce qui vous reſte à faire : que la patrie ſeule occupe votre penſée.

Nous devons ajouter, au tableau que nous venons de vous préſenter de la ſituation & de la diſpoſition des eſprits, le développement de quelques cauſes ſecrètes & particulières, qui peuvent avoir eu une grande influence ſur les derniers mouvemens, qui les ont peut-être occaſionnés, & qu'il eſt néceſſaire de faire connoître à tous les Français.

Tandis que la révolution agitoit ſi fortement nos ames, que de grandes paſſions, un courage invincible, les qualités morales de l'homme de la nature, les vertus civiques nous élevoient au-deſſus de nous-mêmes, le vice faiſoit auſſi ſes progrès. Ils ſe communiquoit moins; mais il avoit auſſi ſon énergie dans les ames corrompues.

On a vu des hommes qui n'ont embraſſé la révolution que ſous les rapports des forfaits qu'ils pourroient commettre, & des avantages perſonnels qu'ils s'en prometoient. Ils ne déſiroient pas l'égalité des droits; ils n'aspiroient qu'au déplacement des fortunes : ils ſe propoſoient de conſommer ou d'accumuler de grandes richeſſes. Quelques-uns ont été à portée d'exécuter leurs deſſeins ; & la révolution a eu ſes taches.

Lorſque les derniers conſpirateurs ont été punis, ces monſtres épars ont tenté de ſe rallier. Bourrelés de crainte & de remords, ils auroient voulu appeler toute la France à renverſer le gouvernement; ils n'entrevoyoient leur ſûreté que dans le déſordre, la confuſion & l'abſence de tout gouvernement. Ils ſe ſont efforcés de ſéduire & d'égarer leurs concitoyens, des fonctionnaires publics, des ſociétés populaires : ils ne pouvoient ſe raſſurer, s'ils ne parvenoient à perſuader que leurs dangers étoient ceux de la France.

Ils avoient uſurpé le titre & la réputation de patriotes;

ils ont dit : Nous ſommes découverts, nous allons être perſécutés ; l'on va nous demander compte de tant de dépôts uſurpés, arrachés, ou confiés à notre foi ; l'on va nous demander ſi nous avons été des artiſans de la révolution pour nous-mêmes ou pour la patrie : portons l'alarme dans le ſein des patriotes ; répétons que nos dangers ſont les leurs, que le même ſort nous attend, que nous ſerons tous ſacrifiés à l'ariſtocratie, que nous devons tous périr ou nous ſauver enſemble.

Ainſi ils ſont parvenus à égarer quelques fonctionnaires publics, quelques membres de ſociétés populaires, qui ont craint de vous voir confondre dans votre ſévérité & votre juſtice les fautes, les erreurs, les abus même du pouvoir & les actes arbitraires, avec les crimes de la lâcheté & de l'avarice.

Nous devons vous dire qu'il ne ſe ſeroit vraiſemblablement manifeſté ni inquiétude ni agitation dans les eſprits, ſi de grands coupables ne les avoient pas conçues & communiquées.

Vous tirerez encore un grand parti de cette ſituation : continuez d'éclairer la nation, de raſſurer les patriotes, que leur zèle & leur paſſions auroient pu égarer. Des erreurs, des fautes, des abus de pouvoir, des actes arbitraires, ne ſont-ils pas des maux inſéparables d'une grande révolution ? Mais s'il eſt des crimes, s'il eſt des forfaits qui exigent une prompte expiation, vous n'impoſerez pas ſilence aux tribunaux. La juſtice nationale a ſes droits : il ne nous eſt pas permis d'y porter atteinte.

Les citoyens que l'on a vu partager les alarmes des coupables, ne vont-ils pas ſe ſéparer d'eux ? n'abandonneront-ils pas la cauſe de ces criminels impoſteurs ? La France verra bientôt le crime & l'impoſture iſolés, mendiant un appui & ne le trouvant pas.

Pour fixer déſormais l'opinion publique, affermir la confiance, rétablir la ſécurité, que la France apprenne aujourd'hui que ſes Repréſentans, reſſerrant & rapprochant

chant tous les resſorts du gouvernement, dirigeront ſeuls les mouvemens révolutionnaires.

La révolution a fait des infortunés, mais elle ne les abandonne pas au déſeſpoir ; elle leur offre de puisſans motifs de conſolation. Il n'y a plus de ſituation déſeſpérée dans une république de frères, où les distinctions ſont abolies, où l'orgueil des richeſſes eſt foulé aux pieds, où le citoyen utile & laborieux eſt tout, où l'homme inutile n'eſt rien.

L'égalité, en rapprochant les hommes de la nature, leur a donné plus de moyens d'eſſuyer leurs larmes, de réparer leurs malheurs. La patrie n'abandonnera aucun de ſes enfans; elle leur fera oublier leurs maux & leurs pertes; elle les fera rentrer & les conduira dans la route du bonheur.

Français qui vous plaignez, reliſez les pages immortelles de votre hiſtoire, parcourez tous les évènemens qui ont ſignalé le courage & éterniſé la gloire de la nation.

Habitans du Nord, de quels ſentimens n'êtes-vous pas pénétrés en arrêtant vos regards ſur Lille ? quelle impreſſion ne fait pas ſur vous le ſouvenir de ce mémorable ſiège, pendant lequel les Lillois ont ſignalé la grandeur du courage, la conſtance & le véritable héroïſme des Français, tandis que les citoyens de Thionville donnoient le même exemple au milieu des mêmes dangers ? Voyez cette armée de héros qui ſe précipite ſous le feu des batteries, emporte des redoutes & gagne la ſanglante bataille de Gemmappe; voyez-la attaquer l'ennemi devant Bruxelles, & faire la première conquête de la Belgique.

Une nouvelle ſcène s'ouvre : les Français défendent leurs frontières attaquées; l'Anglais eſt battu ſous Dunkerque, & l'Autrichien devant Maubeuge. L'armée s'avance dans la Weſt-Flandre; ce pays, hériſſé de citadelles, eſt couvert & protégé par toutes les forces des

puiſſances coaliſées : toutes les places tombent au pouvoir des Français, & les capitulations d'Oſtende & de Nieuport enlèvent à l'Anglais ſes communications dans la Belgique.

Voyez avec quel courage les défenſeurs de la patrie préparent devant Charleroi les ſuccès qu'ils doivent avoir le lendemain dans les plaines de Fleurus.

Un monarque orgueilleux fit publier par toutes les trompettes de la renommée la priſe de Namur : une nouvelle tactique, que ne s'approprieront jamais les autres nations, & que le deſpotiſme n'introduira pas dans ſes armées, remet Namur au pouvoir des Français. Ils pourſuivent les Autrichiens, il les forcent à la retraite ; ils entrent dans Liège, où ils font la plus glorieuſe & la plus utile des conquêtes ; ils briſent le ſceptre d'un prêtre & les fers dont ce deſpote chargeoit ſes frères.

Le Liégois induſtrieux fuit cette terre d'eſclavage, vient jouir de la liberté, & élever dans le territoire de la République de nouvelles manufactures d'armes, pour achever la deſtruction des tyrans.

Habitans de nos contrées orientales, quels tranſports n'avez-vous pas éprouvés, lorſque vous avez été ſpectateurs de ces campemens, de ces marches, de ces combats, de ces victoires qui ouvrirent à vos frères les portes de Spire, de Worms, de Mayence ? Contemplez les Français ſoutenant dans Mayence un ſiège long & meurtrier, & le plus célèbre de cette guerre ; comparez la courageuſe réſiſtance des Français renfermés dans cette place, & ne pouvant attendre aucun ſecours, avec cette tactique ſi vantée de vos ennemis, qui abandonnent ſucceſſivement leurs places & ſe replient loin de ceux qu'ils étoient venus défendre.

Tous les bords du Rhin retentiſſent des victoires de vos armées.

Landau n'attend pas en vain le ſecours de ſes défenſeurs.

Les armées de la Moselle & du Rhin se réunissent, &, supérieures par leurs marches & leurs mouvemens, comme par leur courage, elles mettent en fuite les Prussiens & les Autrichiens, rétablissent les communications avec Landau, & parcourent une partie du Palatinat.

Habitans du Midi, vous savez si les fruits de la victoire ont été utiles à la France. La conquête de la Savoie a donné à la République le département du Mont-Blanc, réuni par le vœu d'un peuple librement émis. Le Mont-Cénis assure aujourd'hui votre conquête & la liberté de vos frères.

Nice & Ville-franche vous assurent des dépôts, des magasins, dont nous ne pouvons nous passer. Plus les besoins se sont fait sentir, plus vous avez su mettre de prix à ces conquêtes, & surtout à l'union & à l'attachement de ces nouveaux Français.

La prise de Saorgio garantit à la République la réunion des Alpes maritimes. Cravella a vu fuir les Croates & les Autrichiens devant les Français chargés de préserver les contrées libres de l'Italie du joug de la domination autrichienne.

Collioure & Port-Vendre n'avoient été occupés momentanément par l'Espagnol, que pour donner un nouvel éclat aux armes de la République, & donner à l'Europe le spectacle des meilleures troupes de l'Espagne forcées de renoncer aux honneurs de la guerre, & de subir, en mettant bas les armes, la loi du vainqueur.

Les vallées de Bastan & de Lerain ont pourvu pendant plusieurs mois aux besoins de l'armée. Fontarabie & Saint-Sébastien vous donnent des ports & assurent la navigation du golphe. L'Espagne a perdu sans retour ses célèbres fonderies, ses manufactures d'armes, qui auroient été un objet éternel de jalousie, si on les avoit conservées.

Telle est aujourd'hui la situation de la France. Peut-elle être plus grande, plus forte & plus imposante ? Vos

ſuccès aux Pyrénées n'ont-ils pas répondu à vos eſpérances, quoique vous attendiez encore la reddition de Bellegarde ?

N'avez-vous pas aſſez fait pour votre gloire & votre ſureté, & pour affoiblir vos ennemis en Italie & aux Alpes ?

Le Rhin ne garantit-il pas le territoire de la République ? Le Palatinat vous eſt ouvert : Trèves eſt en vos mains.

Quel plan de campagne fut mieux conçu & mieux exécuté, que celui qui vous a rendu Valenciennes, rétabli toute la frontière du Nord, & vous a rendus maîtres de la Belgique ?

Quel Français refuſeroit de s'aſſocier à votre gloire & de partager vos deſtinées ?

Si quelques citoyens avoient conçu des vues ambitieuſes, ou s'ils avoient eu la penſée de troubler la tranquillité publique, oſeroient-ils faire éclater leurs deſſeins ? La nation s'occupera-t-elle des craintes, des terreurs, des vaines alarmes que l'on voudroit répandre, lorſque ſa sûreté & ſa gloire exigent que tous les intérêts partculiers ſe confondent dans l'intérêt général ? ne ſaura-t-elle pas réprimer & contenir par ſa puiſſance ceux qui s'efforceroient de faire naître de nouveaux troubles dans l'intérieur ?

Nation, ſois attentive à tes deſtinées, qui s'accompliſſent par tant de prodiges & de merveilles du courage, de la force & de l'intelligence ! Ce n'eſt point l'ouvrage de quelques citoyens, c'eſt l'ouvrage du peuple entier : il voudra le maintenir ; il couvrira de l'éclat de ſa gloire, ou il frappera de ſa puiſſance tout citoyen rampant dans ſa penſée, qui voudra appeler ſur lui l'attention qui n'eſt due qu'aux évènemens généraux.

Souvenez-vous, ſociétés populaires, de ce que vous fîtes de grand, de ſublime, lorſque vous éclairâtes les Français ſur leurs droits, lorſque vous enflammâtes leur

courage, & que vous les préparâtes à combattre le despotisme & la tyrannie: vous apprîtes aux hommes qu'ils n'étoient pas nés pour l'esclavage, qu'ils devoient briser leurs fers sur la tête de leurs tyrans; vous apprîtes aux hommes que pour être libres & conserver leur liberté, ils devoient s'instruire & connoître leurs droits & leur devoirs. Que de lumières vous avez répandues sur la France!

Continuez de parcourir votre carrière; elle devient plus difficile. Le peuple, plus instruit, vous demande de nouvelles lumières, de nouvelles connoissances. Apprenez-lui à conserver le dépôt de sa liberté; prémunissez-le contre les erreurs, les séductions, l'éclat des vaines réputations; faites-lui faire de nouveaux pas dans la carrière des connoissances humaines; observez attentivement la marche du gouvernement; surveillez les fonctionnaires publics; faites renaître l'amour du travail; encouragez les hommes utiles; que par vos soins la probité nationale s'affermisse & soit respectée.

On se demande quelle sera l'issue de la guerre de la Vendée. On a livré divers combats; on a détruit des rebelles: il en existe encore. Ils ne forment plus de corps d'armée ni de grands rassemblemens; mais ils ont fatigué & harcelé les cultivateurs, ils ont troublé & même interrompu en plusieurs endroits les travaux de la récolte: on les attaque, on les poursuit; on a souvent manqué des occasions favorables; les plans, les instructions n'ont point été suivis.

Le comité de salut public a concerté avec les membres qui connoissent particulièrement les départemens de l'Ouest les moyens de terminer promptement cette guerre. On a rappelé des généraux. Des représentans du peuple se sont rendus dans ces contrées; ils sont pénétrés des grandes & importantes fonctions qu'ils vont remplir. Une discipline exacte, une conduite régulière, une activité soutenue, un ordre de marche continuel

& suivi, sont les seuls moyens de détruire les rebelles, de contenir les hommes suspects & de rassurer les bons citoyens.

Des brigands, connus sous le nom de Chouans, ont infesté la rive droite de la Loire & les routes de la ci-devant Bretagne. Plusieurs courriers, plusieurs voyageurs ont été assassinés; quelques citoyens, chargés de faire exécuter des requisitions, ont péri par la main de ces brigands.

Les représentans du peuple envoyés dans ces départemens, en sont instruits; leur surveillance, les mouvemens fréquens de troupes, rendront les communications sûres, & préserveront ces départemens des malheurs qui ont assailli la Vendée.

L'exemple de courage, de probité, d'union que vous donnerez ici, doit aussi avoir la principale influence sur le département de l'Ouest. On oubliera le faste, le luxe & le crime de quelques généraux; l'armée répondra à votre attente, & le peuple ne reconnoîtra dans les soldats de la liberté que des vengeurs. Le calme que vous établirez ici, les grands principes que vous consacrerez, & dont les représentans & les généraux se montreront pénétrés, feront cesser ces troubles affreux qui désolent une si belle contrée que vous devez reconquérir à la liberté. C'est par les lumières, par la force des principes, par la raison, par une armée terrible aux rebelles, protectrice des bons citoyens, que vous acheverez cette conquête.

Vous ne vouliez négliger aucuns moyens d'éclairer le peuple, de l'attacher à la révolution. Il en est un puissant que l'on a trop négligé: dissipez les ténèbres de l'ignorance; répandez les lumières & l'instruction; mettez entre les mains de vos concitoyens ces ouvrages si désirés dans lesquels ils apprendront leurs droits & leurs devoirs. Pourquoi le temple des sciences & des arts est-il encore fermé? Les moyens d'instruction ne doivent-ils

pas être à portée de tout citoyen, comme les moyens de travail ? Dans le Valais, tout habitant sait cultiver son champ, les arts & les sciences : toute maison renferme une collection des meilleurs livres, des outils les plus ingénieux des différens arts & métiers, & des instrumens d'agriculture, dont le possesseur sait faire usage.

Vous avez formé le camp des Sablons, pour faire instruire sous vos yeux de jeunes citoyens dans l'art de la guerre ; pourquoi n'ordonneriez-vous pas qu'il seroit ouvert à Paris un cours d'études pour former des instituteurs, & qu'un nombre déterminé de citoyens de tous les districts, capables de remplir de pareilles fonctions, se rendroit à Paris pour y suivre ce cours ? Quelque plan d'instruction que vous propose le comité que vous avez chargé de cet ouvrage, il est permis de prévoir que l'exécution en sera difficile, si l'on ne s'occupe pas dès ce moment du soin de former des instituteurs.

Vous avez cependant des mesures provisoires à adopter. Le peuple a besoin que vous l'entreteniez souvent. Remplissez le vuide de ses fêtes décadaires ; ordonnez à votre comité d'instruction publique de rédiger dans le cours de chaque décade un cahier d'instruction Que ces cahiers soient un répertoire de vos travaux & des principaux évènemens ; que l'on y trouve des conseils, des règles de conduite ; qu'ils respirent l'amour du travail, les mœurs & l'honnêteté publique ; qu'une narration pure & facile attache & intéresse.

Si un pareil ouvrage est bien exécuté, si vous en ordonnez la lecture dans le lieu des séances de l'assemblée générale de chaque commune, le décadi les citoyens s'y rendront en foule avec leurs femmes & leurs enfans. Quel que soit le plan que l'on adopte à l'avenir sur les fêtes décadaires, vous devez regarder comme un devoir indispensable de remplir vous-mêmes

ces fêtes, de les animer, d'y répandre de l'intérêt. Vous ne pouvez le faire par la pompe d'un frivole ſpectacle : faites-le pour l'inſtruction.

On vous parloit dernièrement de la liberté de la preſſe; on vous demandoit une garantie. Vous avez rappelé les diſpoſitions de la déclaration des droits de l'homme, & les Français ont juré de mieux conſerver le dépôt qui leur eſt confié.

Vos concitoyens vous demandent aujourd'hui une garantie de la liberté individuelle. Répondez-leur que tous les citoyens étant égaux, la loi doit être égale pour tous.

Lorſque vous fûtes informés que des laboureurs ſe conſumoient dans l'ennui & l'oiſiveté des maiſons d'arrêt, vous ordonnâtes, avant la récolte, qu'ils fuſſent mis en liberté. Vos comités vous annoncent qu'il y a encore dans ces maiſons d'arrêt un grand nombre de citoyens appliqués aux arts, aux ſciences, à l'agriculture, des chefs de manufactures, des commerçans dont la détention eſt ruineuſe pour eux & nuiſible à la République. Vos comités ont penſé qu'il ne convenoit pas moins à la juſtice qu'à l'intérêt national, de mettre en liberté ces citoyens dont l'utilité ne peut être conteſtée & dont les ſervices ſont néceſſaires.

La liberté eſt le plus grand des encouragemens que vous puiſſiez donner aux hommes utiles : vous ne devez plus ſouffrir que l'on vous prive de leurs lumières, de leurs veilles & de leurs travaux. La reconnoiſſance leur preſcrira de ſe dévouer au ſervice de la patrie. Votre comité de ſureté générale, formant un grand jury, ſaura remplir le vœu de la Nation, &, en rejetant les réclamations des hommes inutiles ou dangereux, renvoyer dans le ſein de leurs familles des citoyens qui ne feront uſage de leur liberté que pour concourir à la proſpérité générale.

Des circonſtances vous avoient obligés d'accorder

aux

aux municipalités un pouvoir illimité ſur la délivrance ou le refus des certificats de civiſme ; ces diſpoſitions furent alors néceſſaires : maintenant il convient d'ajouter aux lois des diſpoſitions qui en conſerveront tous les avantages & en feront diſparoître les inconvéniens. Il ne convient plus aux circonſtances actuelles de laiſſer aux municipalités la faculté de refuſer des certificats de civiſme, ſans en exprimer les cauſes. Les comités vous propoſent de décréter que les municipalités exprimeront les motifs de leur refus, lorſqu'elles croiront devoir refuſer les certificats de civiſme qui leur ſeront demandés. Ils ont penſé qu'il devoit être permis de ſoumettre à la déciſion des directoires de diſtrict l'examen des motifs de refus. Ces diſpoſitions ont paru néceſſaires pour faire ceſſer des abus & de graves inconvéniens. On ſait quelles ſont les ſuites du refus d'un certificat de civiſme : des fonctionnaires publics qui rejettent en quelque ſorte du ſein de la ſociété ceux qui éprouvent leur refus, ne doivent pas en laiſſer ignorer les motifs.

Les beſoins preſſans & multipliés du commerce ont encore déterminé vos comités à vous ſoumettre pluſieurs propoſitions dont ils demandent le renvoi à vos comités des finances & de commerce.

Les meſures que vos comités vous propoſent leur ont paru celles que les circonſtances devoient faire adopter. Rendre la liberté à tous les hommes utiles, imprimer le ſceau de l'humiliation ſur l'oiſiveté, rappeler les inſtitutions à leur origine, les pouvoirs à leur centre, honorer le travail, encourager le commerce, répandre des lumières, établir de fréquentes communications entre le peuple & ſes repréſentans, poſer les baſes de l'inſtruction publique, leur ont paru les ſeuls moyens qu'ils dûſſent vous propoſer pour remplir vos vues, ſoutenir l'éclat de la nation françaiſe, & aſſurer ſa gloire & ſa proſpérité.

PREMIER DÉCRET.

La convention nationale, après avoir entendu le rapport de ses comités de salut public, de législation & de sureté générale, réunis, charge son comité de sureté générale & les représentans du peuple dans les départemens, de s'occuper, sans délai, de l'examen des réclamations des pères & mères des défenseurs de la patrie, de tous les citoyens agriculteurs, artistes & commerçans mis en état d'arrestation.

SECOND DÉCRET.

La convention nationale, après avoir entendu le rapport de ses comités de salut public, de sureté générale & de législation, décrète :

ARTICLE PREMIER.

Les municipalités & comités des sections qui refuseront des certificats de civisme, seront tenus d'exprimer les motifs de leur refus.

I I.

Les citoyens auxquels les municipalités auront refusé des certificats de civisme, pourront s'adresser au directoire de leur district, qui, après avoir vérifié les motifs du refus, accordera ou refusera, s'il y a lieu, le certificat de civisme.

TROISIÈME DÉCRET.

La convention nationale, après avoir entendu le rapport de ses comités de sureté générale, de salut public & d'instruction publique, décrète :

ARTICLE PREMIER.

Le comité d'instruction publique est chargé de rédiger, dans le cours de chaque décade, un cahier d'ins-

truction, dont l'objet sera de ranimer l'amour du travail, d'affermir les citoyens dans les principes de la morale, de l'attachement à leurs devoirs, de leur rappeler les grands évènemens de la révolution, & de leur présenter les avantages des sciences utiles & des arts.

I I.

Ces cahiers seront envoyés dans toutes les communes, pour être lus, chaque jour de décadi, dans le lieu des séances de l'assemblée générale, où les pères & mères & leurs enfans seront convoqués & invités à se trouver.

I I I.

La lecture sera suivie du chant des hymnes à la liberté. On exercera les enfans à célébrer, par leurs chants, les vertus civiques & les actions guerrières des héros de la patrie.

QUATRIÈME DÉCRET.

La convention nationale, après avoir entendu le rapport de ses comités de salut public, de sureté générale & de législation, charge ses comités de commerce & des finances de lui faire, sous trois jours, un rapport sur les pétitions & mémoires des marchands tenus de verser dans les caisses de district & de la trésorerie nationale, les sommes dont ils sont débiteurs envers les étrangers des nations avec lesquelles la République est en guerre.

CINQUIÈME DÉCRET.

La convention nationale, après avoir entendu le rapport de ses comités de salut public, de sureté générale & de législation, charge ses comités de commerce & des finances de lui faire, sous trois jours, un rapport sur les avantages ou les désavantages qui peuvent résulter de la liberté indéfinie de l'exportation des marchandises

de luxe, ſous la ſeule obligation d'en faire rentrer les valeurs en France en effets, en matières ou marchandiſes de quelque eſpèce & de quelque nature que ce ſoit.

Sur les avantages & les déſavantages de l'exportation du ſuperflu des denrées de première néceſſité, ſous la condition de faire ſupporter à la République la perte du change ou de compte de clerc à maître avec les expéditionnaires, lorſqu'ils verſeront à la tréſorerie nationale leurs effets & valeurs ſur l'étranger, & de leur rembourſer le montant de leurs effets ſur le pied de leurs miſes & de leurs avances.

SIXIÈME DÉCRET.

La convention nationale, voulant accélérer l'époque où elle pourra faire répandre dans toute la République l'inſtruction d'une manière uniforme, charge ſon comité d'inſtruction publique de lui préſenter dans deux décades un projet d'écoles normales, où ſeront appelés, de tous les diſtricts, tous les citoyens déjà inſtruits, pour leur faire apprendre, ſous les profeſſeurs les plus habiles dans tous les genres des connoiſſances humaines, l'art d'enſeigner les ſciences utiles.

SEPTIÈME DÉCRET.

La convention nationale, après avoir entendu le rapport de ſes comités de ſalut public, de ſureté générale & de légiſlation, charge ſes comités de commerce & des finances de lui faire, dans trois jours, un rapport ſur les moyens les plus avantageux de rendre à la circulation & au commerce toutes les matières & marchandiſes expédiées pour Commune-affranchie & autres communes qui avoient été déclarées en état de rebellion, & arrêtées ſur leurs routes; ſur les avantages & les déſavantages de la confiſcation prononcée par le décret du 25 pluviôſe.

HUITIÈME DÉCRET.

La convention nationale, après avoir entendu le rapport des comités de sureté générale, de légiſlation & de ſalut public, réunis, ordonne que ce rapport ſera inſéré au bulletin, imprimé pour être diſtribué à chacun de ſes membres au nombre de ſix exemplaires, & envoyé aux armées, aux municipalités, aux autorités conſtituées, aux ſociétés populaires.

SOCIETÉ POPULAIRE DE MONTAUBAN.

Extrait du regiſtre des délibérations.

Séance du 13 Vendémiaire, 3. année républicaine.

Préſidence de GAUTIER, de la Marine.

LE rapport de Robert Lindet, au nom des comités de ſalut public, de ſureté générale & de légiſlation de la convention, ſur la ſituation de la république, a excité de la part de la ſociété les plus vifs applaudiſſemens. Un membre en demande l'impreſſion en nombre ſuffiſant d'exemplaires, pour en être diſtribué à tous les membres de la ſociété, & aux citoyens des tribunes. Cette propoſition eſt adoptée à l'unanimité.

Pour extrait conforme.

GAUTIER, de la Marine, *Préſident*, ISAAC BERGIS, J. B. ESPINASSE, JULIEN BREHIER, *Secrétaires*.

Le Secrétaire expéditionnaire de la Société,

F. X. DABRIN fils.

A MONTAUBAN,
Chez FONTANEL père & fils, Imprimeurs de la Société populaire.

349